

périté du pays, de son immense puissance pour le plus grand bien de tous, il s'écriait : " Repoussez donc avec indignation et mépris ceux qui vous demandent, parce que nous avons eu confiance en notre peuple et n'en avons pas souffert, d'avoir la même confiance en un peuple qui diffère du nôtre sous tous les rapports, par la race, par la religion et surtout par les profondes divisions qui règnent chez lui."

Si lord Salisbury juge ainsi une partie intégrante de l'empire, que doit-il ressentir à l'égard des nations étrangères ?

Il bénit certainement chaque jour le ciel " de n'être pas romain ! " Mais ce qui est plus qu'un défaut devient une vertu aux yeux de ses compatriotes. Il ambitionne sans doute que l'on dise de lui ce qu'il a dit de William Pitt : " L'Angleterre était sa première, sa seule pensée, et c'est pour cela qu'il a laissé un nom que tous les hommes révèrent, un exemple que les gouvernants du pays doivent suivre aux époques de danger."

### III

C'est surtout comme ministre des affaires étrangères que lord Salisbury s'est distingué et a conquis la confiance de ses compatriotes. On peut juger de cette confiance par les témoignages d'adversaires politiques comme le radical M. Morley. Lord Robert Cecil était encore fort jeune, lorsqu'après la guerre de Crimée il combattit une proposition tendant à fermer la mer Noire aux flottes russes. Il n'appartient pas au parti russophobe et depuis longtemps a fait amende honorable de la part qu'il prit, sous l'influence de lord Beaconsfield, au traité de Berlin. Quand M. de Bismarck eut déclaré, en 1896, que l'Angleterre et la Russie étaient deux ennemies-nées, il saisit la première occasion de répondre à cet axiome : " J'hésite, dit-il un soir, à Mansion House, à faire aucune observation sur des assertions venant de cette source, mais je me réserve le droit de ne pas admettre du tout qu'il y ait un antagonisme permanent et inévitable entre les deux pays. C'est, selon moi, la superstition d'une diplomatie surannée." Au sujet de la guerre